

La ferme
de Marie

Claude Hiebel

**La ferme
de Marie**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08542-5

Avant-propos

Cette histoire se déroule dans une petite localité du centre de la France entre deux filles, un garçon du village et un vacancier parisien. Ils se retrouvaient tous les ans au mois d'août. Une grande amitié, entre ces quatre enfants ensuite adolescents, est née.

Pendant cette période d'après guerre, que l'on a appelée les trentes glorieuses la vie était différente de maintenant. Les habitants du village se connaissaient tous, il y avait de nombreuses fermes, les gens n'avaient pas les moyens de communication du vingt-et-unième siècle.

Seuls certains avaient le téléphone, une voiture. On voyait encore des personnes se déplacer en calèche, mais, la plupart du temps, le car était le moyen le plus utilisé pour se déplacer.

Pour communiquer avec des personnes distantes il fallait tout simplement écrire.

Ce village comme tant d'autres était rythmé par les saisons, les fêtes de fin de moisson, et par les cafés qui jouaient un rôle important pour se retrouver.

Nos quatre enfants sont devenus adolescents, l'amitié a fait place à l'amour, chacun a pris une direction différente. Pendant la période des trente glorieuses, la modernité est arrivée silencieusement, modifiant considérablement le village et les relations entre les habitants.

Les cafés ont fermé, des fermes ont disparu, des métiers également, le village est devenu, comme dans beaucoup de régions, une ville dortoir.

Pendant cette période chacun a vécu sa propre existence mais quarante ans après le destin leur permettra de se rencontrer à nouveau.

Chapitre I

Je roule vers le village de mon grand-père, je viens de passer Bourges, la nuit commence à tomber mais je connais bien la route, même après quarante ans. La campagne n'a pas trop changé : des champs à perte de vue.

Il y a plusieurs mois, j'ai fait l'acquisition d'une ancienne ferme que j'ai bien connue dans ma jeunesse, et après des travaux importants, je vais pouvoir enfin en profiter.

Après plusieurs heures de route, je pénètre dans Blet. Encore cinq kilomètres et je serai arrivé. Je passe devant l'étang à la sortie du village en direction de Chalivoy, son niveau est bien bas pour ce début du mois d'août, mais cette année, il a fait très chaud, il serait temps qu'il pleuve un peu.

Je m'engage sur les derniers kilomètres, je commence à voir au loin le clocher du village. Pendant tout le trajet des souvenirs sont revenus au fur et à mesure que j'avançais vers ma destination.

Il n'est jamais facile de quitter Paris un vendredi soir, surtout pendant la période des vacances, mais pour moi c'est un retour aux sources. Cependant il est temps que j'arrive car la fatigue commence à se faire sentir.

Les derniers kilomètres me semblent longs, je rentre dans le village, en tournant sur ma gauche je prends la grande rue qui le traverse, les souvenirs de mon enfance ressurgissent comme à chaque fois que je suis venu ici, mais là, après ce voyage qui a été fatigant je ne vais pas flâner, je me dirige directement vers ma demeure.

Il se fait tard, la nuit a déjà commencé, le seul véhicule que j'ai croisé est un tracteur avec un tombereau rempli de grains, c'est l'époque des moissons.

J'aperçois la ferme, qui n'en n'est plus une depuis que je l'ai rénovée, je pénètre sur le chemin bordé de peupliers et de noisetiers, et je vois dans les phares la maison sur la droite, et dans la pénombre la grange juste en face.

Après avoir garé ma voiture dans la cour, je prends possession des lieux ; au loin le chien du père Joseph aboie, il a certainement entendu la voiture.

Mon voisin va être surpris de me voir demain ; il m'a connu gamin, ensuite adolescent, je ne sais pas si après autant d'années, il va me reconnaître. Je ne suis venu que trois fois depuis que j'ai entrepris la rénovation mais c'est l'entrepreneur qui m'emmenait car je prenais une chambre d'hôtel à Sancoins près de son entreprise.

On ne traînait pas, on faisait le point sur les travaux, ensuite on repartait, pas le temps de se promener, ou de discuter, je n'ai vu le père Joseph que de loin dans son jardin.

Les aboiements l'on fait sortir car je vois la lumière extérieure allumée, sa silhouette apparaît sur le pas de sa porte, il devait certainement regarder dans ma direction.

Il rentre son chien après avoir observé les lieux, un silence s'installe, on n'entend que le bruit du vent dans les branches des peupliers. En levant la tête je vois le ciel étoilé d'un beau mois d'août. Dans la forêt toute proche le hululement d'une chouette brise ce silence.

Je m'installai en rangeant une partie de mes affaires, le reste attendra demain matin. Après un repas rapide, je ne demandai pas mon reste, j'allai me coucher car le lendemain un camion de déménagement venait m'apporter mes affaires, la journée serait longue et fatigante.

Ce n'est pas la lumière du jour qui me réveilla mais le chant du coq qui était très proche, tellement proche qu'il était dans la cour. Je le regardai par la fenêtre, il chantait sans reprendre son souffle, j'avais l'impression qu'il me souhaitait la bienvenue.

Je me demandais d'où venait ce ténor de poulailler quand je vis le père Joseph arriver en boitant, la canne à la main, il menaçait le pauvre gallinacé. Celui-ci évitait les coups tel un boxeur en faisant des bonds à gauche ensuite à droite.

Afin d'arrêter le combat, je suis sorti sur le pas de la porte et je regardais l'issue du combat, le père Joseph vociférait.

« Nom de dieu, il s'est échappé du poulailler, il vous a réveillé. »

Je regardais le père Joseph gesticuler.

« Ce n'est pas grave, père Joseph ! »

Il me regarda, étonné que je prononce son nom.

« Vous me connaissez ? »

Il me dévisagea, après avoir soulevé sa casquette et s'être gratté la tête à s'arracher ses derniers cheveux.

« Votre tête me dit quelques chose, jeune homme. »

Il était gentil de m'appeler jeune homme, j'avais quand même cinquante-huit ans mais pour lui qui devait dépasser les quatre-vingts, j'étais un gamin. Ne voulant pas le laisser réfléchir trop longtemps je lui donnais l'information.

« Je venais en vacances chez mon grand-père chaque mois d'août quand j'étais gamin, la dernière fois c'était l'année de mes dix-huit ans ça remonte à loin. »

Je vis qu'il m'avait reconnu car son visage exprimait la satisfaction d'avoir trouvé.

« Ah ! oui je me souviens maintenant il habitait à la sortie du village route de Bannegon. J'ai bien connu ton grand-père mais aussi ton oncle le forgeron, tu étais tout gamin quand je t'ai connu c'est vrai mais ça fait longtemps, très longtemps.

Ben ! alors c'est toi le Parisien qui a racheté l'ancienne ferme de la Marie, cette ruine.

Mais tu l'as bien restaurée, c'est une belle bâtisse maintenant. »

Voyant sa satisfaction et après les compliments du beau travail accompli, je proposai au père Joseph de lui faire visiter la maison.

Mais sa réponse fut sans appel.

« Oh non pas la peine, j'ai vu les travaux, je venais taper la causette avec les ouvriers quand ils faisaient la pause à midi, ils m'ont fait visiter. »

Je ne fus pas surpris par sa réponse car je le savais curieux.

« Bah ! bienvenu mon petit gars ça ne me rajeunit pas mais à l'époque on m'appelait Joseph, je vais ramener mon coq à la maison. »

Pendant que l'on parlait le ténor avait arrêté son chant, il commençait à donner des coups de bec dans l'herbe pour se nourrir. Le père Joseph arriva à le prendre par surprise et le voilà avec son coq sous le bras gauche, la canne dans la main droite remontant vers sa maison qui était à cent mètres à vol d'oiseau au bout du chemin qui passait devant la ferme.

J'avais à peine terminé mon petit déjeuner, que je voyais le camion de déménagement qui arrivait.

En moins de deux heures, les déménageurs avaient vidé le camion ; c'est vrai que la plupart des cartons allaient rejoindre les vieux meubles de Marie dans la grange, seuls quelques uns allaient dans la maison.

Après avoir discuté autour d'un café, ils sont repartis. Maintenant il ne me restait que du rangement,

mais aujourd'hui, je n'en n'avais pas du tout envie, on verrait ça un autre jour. J'avais tout le temps, je désirais plutôt flâner dans la campagne, revoir certains coins pour me souvenir des vacances passées.

J'étais à un kilomètre du village, je partis à pied, une brise légère soufflait dans le feuillage des arbres. Comme j'arrivai sur le bord de la route, un tracteur passa à grande vitesse avec son chargement de grains, le conducteur me regarda mais il n'avait pas le temps même de répondre à mon salut.

En pleine moisson, il ne fallait pas traîner surtout par ce beau temps, les moissonneuses devaient tourner toute la journée et certainement très tard le soir.

Avant d'arriver aux premières maisons, je vis au fond d'un terrain boisé de peupliers un petit étang enfin plutôt une mare compte tenu de sa dimension.

Des images revenaient instantanément. Je me vois encore avec Jacques, le fils du sabotier, chasser la grenouille, on n'en prenait pas beaucoup car elles étaient plus agiles que nous mais on passait l'après midi. Alors on revenait le seau rempli d'eau avec quelques têtards.

J'arrivai aux premières maisons du village, elles n'avaient pas changé mais ce qui m'a surpris c'est de ne croiser personne. A part quelques voitures de temps en temps, aucun villageois se promenant ou discutant sur le pas de porte comme autrefois.

La première personne que j'ai croisée sortait de la mairie, elle traversait la place sous les tilleuls qui faisaient figure de miniatures par rapport au platane

qui se trouvait au centre et qui, lui, avait prospéré pendant toutes ces années.

Je continuai ma promenade, mon regard se portait en direction du lavoir carré qui avait complètement disparu : à son emplacement une partie goudronnée qui faisait office de parking.

C'était le lieu de rassemblement de Jacques, de Louise la fille du boulanger, de Marie la fille d'un agriculteur, et de moi le petit Parisien qui n'habitait pas Paris mais la banlieue nord, qui venait tous les ans au mois d'août avec ses parents passer quatre semaines chez son grand-père.

De nous quatre, Jacques était le plus âgé de deux ans, Marie, Louise et moi, on avait le même âge. Tous les ans, dès que j'arrivais, Jacques le savait car tout se sait dans un village, le grand-père était tellement content qu'il le disait au boulanger, sa fille prévenait Marie sa meilleure amie, et quand j'allais chercher le pain, le premier jour des vacances, on reprenait nos habitudes, le jour même on se voyait au lavoir, notre point de rencontre.

Pendant des heures on se racontait notre année scolaire, tout ce que l'on avait vécu pendant cette période, assis tous les quatres sur le muret du lavoir. On ne faisait pas attention aux femmes qui venaient laver leur linge agenouillées dans leur caisse à laver et tapant avec leur battoir sur le linge, et en se racontant les petites histoires du village.